METHODOLOGIE DE LA DISSERTATION

# Qu’est-ce qu’une dissertation ?

Il fut un temps où l’intitulé du « commentaire de texte » au baccalauréat de philosophie était rédigé en ces termes : « Vous dégagerez l’intérêt philosophique de ce texte en procédant à son étude ordonnée ». *Dégager l’intérêt philosophique d’un texte*, c’est se demander dans quelle mesure il nous invite à la réflexion, ce qui passe par des essais d’interprétation de son sens, de ses formules, des intentions qui ont présidé à sa rédaction – tous essais qui ne prétendent pas « l’expliquer », puisqu’on ne sait pas ce que l’auteur avait exactement en tête, mais qui en font un objet qui donne à penser.

Il en est de même avec la dissertation de culture générale, dont l’intitulé pourrait être : « vous dégagerez l’intérêt philosophique de cet énoncé en procédant à l’exploration méthodique de tout ce qu’il suggère ». Même si le sujet est une question, la dissertation consiste à en mesurer progressivement les sens possibles, la portée et les enjeux ; à s’apercevoir que cet effort nous incite à revenir sur certains concepts ; à chercher chez les auteurs des ouvertures à la réflexion.

La dissertation n’est donc ni la présentation progressive d’une opinion (la vôtre), ni un catalogue des opinions possibles (celles des auteurs), mais, *à partir* de références qui *supposent* la confrontation à un aspect du problème (car si les auteurs ont écrit, c’est qu’ils se sont *posé des questions*), permettent d’approfondir, au fond, ces questions simples : *Où est le problème*? *Quelles questions se posent*? *Quelle portée, quels enjeux à ces questions*?

« Intérêt philosophique », c’est-à-dire intérêt *pour la réflexion*,dont « la philosophie » n’a pas l’exclusivité. La réflexion s’éveille aussi bien au contact d’une œuvre littéraire, d’un événement historique, du souvenir d’un tableau, que d’un texte philosophique. L’essentiel est de partir, à chaque fois, d’un tel matériau (donc d’une référence) pour essayer de formuler *l’idée* qu’il vous suggère, lorsque vous le *rapprochez* (ce qui demande également un *travail* de mise en rapport) du sujet à traiter. Ne *critiquez* jamais un auteur, ne mettez pas les auteurs en « concurrence » ni même en dialogue (vous n’êtes pas forcément en mesure de comprendre *en quoi* ils se répondent ou s’opposent) : dites ce que chacun nous suggère, ce qu’il nous permet de penser.

Exemple avec Hésiode. J’ai un sujet (« L’art est-il religieux par nature ? »). J’ai un texte où Hésiode rappelle que les Muses sont filles de Zeus et de Mémoire, et ont pour « fonction » de chanter l’œuvre de Zeus, à savoir la mise en ordre et la beauté du monde. Quelle idée cela me suggère-t-il à propos de la puissance propre à l’art ? En quel sens cela m’impose-t-il de donner un sens à a fois plus précis et plus large à l’idée de *religieux*? Hésiode me suggère des idées (la puissance de l’art est de me rendre sensible à la beauté du monde ; ou encore, l’art en lui-même opère en moi cette *pacification* qui fut l’œuvre de Zeus). J’en tire l’idée (rapport au sujet) que chez lui l’art peut être dit religieux *par nature*, parce qu’il est par lui-même le *culte* de l’ensemble des *liens* qui donnent sens et valeur à mon existence (*religio*, *religare*). Est-ce que je peux pousser cette idée plus loin ? En me servant de qui ou de quoi ? Etc.

# Avant tout : Le travail du sujet

Il faut distinguer avec soin ce qui relève du *travail du sujet* et ce que doit contenir l’introduction. Ce qui relève du travail du sujet **ne doit pas** s’effectuer ni figurer *dans* l’introduction, mais être effectué « en amont » de la dissertation elle-même, et c’est évidemment le moment essentiel de votre épreuve. C’est là que vous allez vous *approprier* un énoncé, et vous donner les moyens de réaliser un travail pertinent et original parce que personnel. Aucune recette à envisager ici, mais une confrontation honnête, résolue et méthodique avec le sujet proposé. Voici quelques pistes pour rassembler ce qui sera matière à réflexion. Il n’y a pas d’ordre : ce sont des rubriques, *différentes manières* d’enrichir votre perception du sujet, et qui peuvent évidemment interagir. Surtout, ne manquez pas le caractère *absolument essentiel* du recours *initial* aux références (qu’est-ce qui, dans mes connaissances, apporte un élément important de réflexion dans le cadre de mon sujet ?).

## Quelles raisons ?

Pourquoi me donne-t-on ce sujet ? Quelles raisons aurait un esprit relativement équilibré de réfléchir à cela ? S’il s’agit d’une question fermée (« Y a-t-il un devoir de mémoire ? »), on ne me demande pas mon avis, mais on me demande de comprendre *pourquoi cela peut poser problème.* A quoi peut penser le correcteur ? A quels enjeux (par exemple de société, mais aussi plus largement philosophiques ou culturels), à quelles difficultés notionnelles ? Est-il pertinent d’*interroger* le sujet lui-même ?

## Quelle étendue ?

Quand je lis un sujet, je pense à une certaine *matière*, je me fais une certaine idée de *ce dont il est question*. Je peux d’ailleurs me tromper (attention !). Mais surtout j’ai forcément une approche *réductrice* du sujet. De quoi *d’autre* peut-il être question ? Dans quels *domaines* ce sujet prend-il un sens ? Cette réflexion peut suggérer un plan thématique, mais il faudra donner une unité à l’ensemble.

## Quels enjeux ?

Pour réfléchir à un sujet, je vais mobiliser des notions. Mais justement un sujet m’invite peut-être à les mettre en question, à mettre certaines évidences en question : à interroger le sens de certains mots (pas seulement ceux du sujet), à questionner des formules toutes faites, à remettre à plat, à l’occasion du sujet, de grandes questions existentielles qui n’ont cessé de travailler la communauté humaine.

## Le retour sur les termes du sujet

Une réflexion sur les termes du sujet est toujours nécessaire, mais dangereuse et le plus souvent difficile. Il ne suffit pas de « connaître » le sens des mots pour reconstruire le sens d’une expression. Au contraire, l’expression peut m’obliger à réfléchir au sens que prennent les mots quand ils sont rassemblés en elle (exemple du « devoir de mémoire » : quel devoir ? envers qui ? devoir moral ou devoir social ? quelle mémoire ? la mémoire de qui ? mémoire artificielle ou mémoire réelle ?)

## Quelles références ?

Dans le cadre d’une dissertation de culture générale, c’est sans doute le point essentiel. Il n’est pas question ici de l’usage des références une fois les orientations trouvées. Il s’agit de se demander dans quelle mesure notre corpus de références nous *suggère* des pistes de réflexion, des sens possibles du sujet que nous n’aurions pas envisagés, des enjeux que nos réflexions « abstraites » ou nos éventuels « questionnements » ordinaires ne nous auraient pas permis d’identifier. L’idée est simple : si un auteur a écrit, c’est qu’il pensait qu’il était important d’écrire, qu’il y avait *quelque chose à dire* (il faut se demander quoi), et que cela était *important* (il faut se demander pourquoi). Une œuvre *fait sens* et il faut montrer qu’on a l’habitude d’enrichir sa propre pensée par l’accueil des réflexions qui animent les autres que moi.

Ces rubriques correspondent aussi à ce qu’on espère trouver dans votre copie : ouverture d’esprit, sens du problème, capacité à identifier des enjeux, capacité de réflexion sur le langage (travail des notions), ouverture à la culture et à la richesse de réflexion sur l’homme dont elle est dépositaire. Si tout ne trouve pas place dans votre Introduction, l’essentiel doit se retrouver dans le devoir, et vous saurez que vous travaillez ainsi à tous les niveaux où l’on vous attend.

Une fois ce travail accompli, *n’importe quelle partie* de ce travail peut vous servir à « introduire » le sujet (c’est l’accroche). Vous n’aurez par ailleurs qu’un effort de mise en ordre à faire pour « l’enrichir », et l’enrichir de façon suffisamment *programmée* pour *justifier* le choix de votre plan. En ce sens l’Introduction ne doit être rien d’autre que le résumé de cet indispensable travail préparatoire.

# De la sous-partie à la dissertation

La *cellule-mère* de votre dissertation est la sous-partie, où se rencontrent une référence et un sujet, pour suggérer une idée. C’est cela que vous devez chercher d’abord, lorsque vous travaillez le sujet. Généralement, autour d’une référence ou d’une idée forte, qui font le cœur d’une sous-partie, s’organisent une ou deux sous-parties complémentaires, soit que la mise en rapport de la référence et du sujet prenne un peu de temps, soit qu’on décide d’opérer une mise au point conceptuelle (sur le sens de « religieux », ou sur le sens de « violence »), soit qu’on trouve un écho de la même idée, mais avec une inflexion nouvelle, chez un autre auteur (par exemple l’idée d’Alain que l’art a pour « mission » la *pacification du corps humain*, d’ailleurs solidaire chez lui de l’idée, chère à Auguste Comte, d’une *religion de l’Humanité*).

Une sous-partie s’articule généralement autour de la série suivante : *rappel* d’une référence, de ce qui va être mis en relation avec notre sujet ; *mise en relation* de ce contenu avec le sujet (en quoi cela apporte-t-il quelque chose à notre questionnement ?) ; ce rapport au sujet de la référence est rarement évident. Il invite à *interpréter avec rigueur* la référence elle-même, à *établir rigoureusement* ce que cette référence apporte à notre problématique – éventuellement, quel *aspect du sujet* elle fait apparaître, à quel aspect du sujet elle peut nous *ouvrir*. Par ailleurs, si un auteur a pris la peine d’écrire, c’est qu’il devait accorder une certaine *importance* au sujet qui nous occupe, et on peut se demander *pourquoi*, à ses yeux, ce sujet était important (ce sont les *enjeux* du sujet, à quoi une référence peut nous ouvrir aussi). Donc : rappel, mise en relation avec le sujet, mise en évidence de ce que la référence apporte à notre réflexion, éventuellement prise de conscience d’un enjeu non encore mis en évidence.

Il faut éviter d’instrumentaliser les références et de s’en servir de façon purement illustrative. Non seulement elles n’apporteront alors rien à votre réflexion, mais on aura le sentiment que vous êtes incapables de vous « nourrir » de réflexions ou d’œuvres dont votre correcteur, lui, connaît et apprécie la richesse, et dont il a lui-même appris à nourrir sa propre réflexion.

À partir de ce centre s’organise la *partie*. Si vous avez trois parties, trois façons bien distinctes *d’aborder* le sujet de façon diversifiée, vous avez votre dissertation. Il n’est pas nécessaire qu’il y ait une *progression* d’une partie à l’autre. Il peut y avoir des enchaînements naturels, dont l’ampleur justifie qu’on distingue deux parties de dissertation. Mais toute progression (et plus encore un plan thèse / antithèse / synthèse) fait courir le risque d’appauvrir le sujet, en appauvrissant aussi chacune de vos références, dont vous réduirez la portée au plus petit dénominateur commun, c’est-à-dire généralement à des banalités sans intérêt. Sauf si l’enchaînement sert au contraire à mettre en évidence un *autre aspect* du sujet, ou à interpréter de façon originale une nouvelle référence…

# L’introduction – Fonction et structure

L’introduction a pour fonction d’introduire (1) le sujet, (2) le développement.

1. Un sujet n’a ni sens précis ni *pertinence* en lui-même. Il a besoin d’être amené, introduit comme véritable *sujet de réflexion possible.* Et c’est votre manière de lui donner sens qui va être votre première signature. Sujet de réflexion, c’est-à-dire qu’il doit devenir évident qu’il renvoie à des questions, des problèmes qui demandent *examen* (et non réponse ou énoncé d’opinion) ; à des problèmes qui le *suscitent* (c’est-à-dire que certaines questions *mènent* à l’examiner) ; à des problèmes que sa formulation *entraîne*. Il y a autrement dit des *raisons complexes* de se donner un sujet de réflexion, et une fois qu’on se l’est donné, d’autres problèmes qui surgissent, et dont l’examen va constituer le développement du sujet.

On aura donc une *accroche*, une série de remarques ou d’analyses (ce peut être une simple citation commentée) qui *justifiera* qu’on examine le sujet proposé. Ce sujet devra être exactement *cité* à ce moment-là.

1. Cette première justification du sujet est nécessairement partielle (ce ne sont pas les seules raisons d’examiner le sujet), et elle donne au sujet un sens souvent restreint. Aussi les remarques suivantes doivent-elles tendre à *élargir* la portée du sujet (i.e. il y a bien d’autres raisons de réfléchir à cela), mais aussi à montrer la meilleure manière de l’aborder pour le traiter de façon approfondie, sans négliger ni trop d’aspects importants, ni les *enjeux* qu’il permet de réfléchir.

Une fois le sujet introduit (ou « amené »), l’introduction doit donc en élargir la portée, en saisir quelques enjeux majeurs, la présentation ordonnée de ces deux efforts CONSTITUANT la « problématique ». Une problématique N’EST PAS UNE QUESTION, et ne peut sans dommage se « ramener » à une question, ce qui revient la plupart du temps à remplacer un sujet par un autre, ce que le jury apprécie… diversement.

1. Reste, une fois ce *faisceau de questions* constitué, à indiquer *comment on va s’y prendre*, quels chemins on empruntera pour approfondir de la façon la plus pertinente ces pistes de réflexion. C’est la présentation du plan, qui doit se présenter comme un plan d’INVESTIGATION et certainement pas comme un plan de démonstration. N’employez jamais les formules « Nous montrerons que… », « Nous indiquerons ». Ne résumez pas votre plan à des têtes de chapitre affirmatives qui sont comme des thèses dont on annonce la démonstration. Dites plutôt : « Nous nous demanderons dans un premier temps dans quelle mesure… » ; « Nous reviendrons sur l’exemple de… pour réfléchir à la dimension x de la question ». La *transition* entre problématisation et plan est presque mécanique, mais elle doit être claire. Par exemple : « Pour approfondir ces questions, nous nous demanderons dans un premier temps… », etc.

RESUMONS : une Introduction, c’est (1) une accroche, qui mène rapidement, mais *réellement* et par un chemin naturel et pertinent à (2) un *sujet* ; (3) un *travail du sujet* qui en élargit la portée et en indique les enjeux ; (4) une *annonce de plan* qui apparaît pertinente au regard de ce travail du sujet, et en cohérence avec le plan réel de votre devoir, ce qui est la moindre des choses.

Cette Introduction ne peut être rédigée de façon efficace qu’une fois que le travail du sujet est effectué. Il vaut mieux la rédiger quand vous avez déjà au moins le plan détaillé de votre devoir. Le mieux, encore une fois, est de la rédiger en fin de devoir, même si la rédaction de l’Introduction peut aussi vous aider à mettre fin à des hésitations et à OPTER pour un plan précis.

L’introduction doit être rédigée avec grand soin. Rappelez-vous toujours que certains correcteurs ne lisent QUE l’introduction et la conclusion. D’autres s’assurent, après lecture de l’Introduction, que le devoir fait bien ce qu’il annonce, sans rentrer dans le détail du développement. C’est donc un moment à soigner particulièrement, y compris dans le rapport *réel* qui existe entre l’Introduction et le développement.

À BANNIR :

* Le rapport « explicite » au sujet (le sujet nous invite à… les termes du sujet…). Le sujet doit *apparaître* (le plus souvent juste après l’accroche), mais comme une question que *vous* vous posez (à cause de l’accroche), et non comme un « sujet » que vous auriez à « traiter ». Dans le cas qui nous occupe, vous aurez donc à un moment besoin d’écrire (par exemple) : « La question qui se pose alors est la suivante : la culture nous rend-elle plus humain ? ». Cette idée doit vous faire réfléchir au choix de l’accroche, qui doit contenir en elle de quoi *susciter* cette question.
* Renoncez à formuler « la » question, et surtout à faire précéder le plan d’une question privilégiée, comme si « le sujet » se ramenait à *cette* question, que vous appelez souvent « problématique ». C’est parfois ce qu’on vous propose (pour une dissertation de français, voire de philosophie) au lycée. C’est un **contresens** au regard de ce qu’on attend d’une dissertation de culture générale, et cela ne fait qu’appauvrir le sujet, voire donner l’impression (dangereuse) que vous le remplacez par un autre.
* Attention à l’annonce de plan mal formulée, ramassée en une phrase le plus souvent trop longue pour être correcte, ou simplement grammaticalement mal construite. Chaque mot compte ici. ATTENTION aussi aux interrogatives indirectes, qui viennent « naturellement » dans une annonce de plan, et dont vous ne maîtrisez pas toujours la formulation (« On se demandera si / dans quelle mesure l’art *peut être considéré* comme… » ; ou alors, si vous préférez l’interrogation directe : « On se demandera : « Dans quelle mesure l’art *peut-il* être considéré comme.. ? »).
* Le plan doit annoncer des *sujets de réflexion* (et pas des « thèses », ni des affirmations), ou bien un thème et éventuellement le *point de départ* d’une analyse (« Dans une deuxième partie, nous essaierons, à partir d’un passage d’Hésiode, de comprendre en quel sens l’art peut être dit *essentiellement* religieux »).
* D’une façon générale enfin, **il est maladroit de *définir* les termes du sujet** dans l’Introduction, dans la mesure où précisément la dissertation va vous permettre *d’interroger* le sens des termes du sujet (par exemple ici le terme « religieux »). On doit voir *de quoi* vous allez parler ; mais cela relève de la richesse du sujet, et non d’un effort de définition, d’ailleurs toujours faible, arbitraire, et sans conséquence sur votre travail.

# La conclusion

Dans l’idéal, la conclusion est à concevoir comme une dernière sous-partie. Elle peut repartir d’une dernière référence, qui à la fois *rejoint* certaines idées développées dans la dissertation, et (parce que toute référence est unique) dessine une perspective nouvelle, plus « englobante ». On peut aussi ramasser en conclusion quelques idées travaillées en dissertation et en indiquer la portée la plus « suggestive » (ici par exemple l’idée d’une *responsabilité* des acteurs culturels, voire, de façon plus générale, la question de la responsabilité de chaque homme à l’égard de soi-même comme être de culture). Donc non seulement dire qu’on a dit ce qu’on a dit (le correcteur en principe vous a lu), mais (encore une fois) se concentrer sur *l’intérêt philosophique du sujet*, que la dissertation a permis de préciser, de diversifier et d’approfondir.